

Types de noms et critères définitoires

Journée d'études CONSCILA

UMR 7187 *Lexiques, Dictionnaires, Informatique*, Université Paris 13
composante *Scolia* de l'EA 1339 Lilpa, Université de Strasbourg

Vendredi 21 Mars 2014

École Normale Supérieure, salle Dussane
45, Rue d'Ulm – 75005 Paris

Description thématique

Cette journée d'études a pour but l'exploration des critères définitoires appropriés à chaque type de nom. Pourquoi ce sujet ? Parce que la catégorie nominale présente une assez grande hétérogénéité, tant ontologique que conceptuelle, qui fait qu'il n'est pas possible de définir l'ensemble de la classe selon un même schéma, un même patron définitoire.

La plupart des grammaires et des manuels de linguistique introduisent le chapitre concernant les parties du discours en posant la question du rapport entre la catégorie de mots et le type ontologique du contenu que ceux-ci permettent de véhiculer : par exemple, *Y-a-t-il un lien nécessaire entre adjectif et qualité ? Y-a-t-il un lien nécessaire entre verbe et procès ? Y-a-t-il un lien nécessaire entre nom et substance ?* Et la plupart d'entre eux apportent à ces questions une réponse négative. Celle-ci reste à préciser : dans le premiers et deuxième cas, la réponse est négative car le lien n'est pas nécessaire, mais il est, pourtant, pertinent ; dans le troisième cas, le lien entre nom et substance est beaucoup trop restrictif, il ne met pas au jour l'ensemble des possibilités ontologiques de cette classe de mots. En ce qui concerne les adjectifs et les verbes, le lien entre type de mot et type ontologique de contenu n'est pas nécessaire, mais il est raisonnable d'envisager une solution en termes de prototypes. Autrement dit, pour ces classes, l'on peut identifier un cœur de membres qui confirment l'intuition de leur affinité élective avec les notions de propriété et de procès, entourés par une périphérie non prototypique. En ce qui concerne les noms, en revanche, cette solution n'est pas empruntable.

A la différence des autres classes de mots, les noms ne manifestent aucune spécialisation vis-à-vis du type de contenu qu'ils dénotent. Tout d'abord, la spécialisation des adjectifs et des verbes peut être touchée du doigt en évaluant l'effet stylistique qui se produit lorsqu'un certain contenu est coulé dans un moule adjectival plutôt que verbal. Dans *l'horizon rougit*, par exemple, l'on voit la couleur s'irradier à partir d'une source : le verbe formate le contenu sous la forme d'un procès. Dans *l'horizon est rouge*, en revanche, la couleur est envisagée comme une peinture attachée à un endroit de la surface d'un tableau : l'adjectif formate le contenu sous la forme d'une propriété. La non spécialisation des noms se révèle également à travers la distinction que P. Strawson (1959) trace entre concepts classifiants (individus) et concepts caractérisants (procès ou propriétés). Parmi les noms, comme il est bien connu, il y a des exemplaires des deux types de concepts : par exemple, *chien* ou *sable* et *courage* ou *course*. La classe des noms n'est donc pas dédiée à un type conceptuel spécifique. En revanche, parmi les verbes et les adjectifs il n'y a pas d'individus : il n'y a pas, par exemple, une contrepartie verbale ou adjectivale de *chien* ou *sable*. Les classes des verbes et des adjectifs sont donc dédiées aux concepts caractérisants. Il y a ainsi des types ontologiques de contenu impossibles pour les adjectifs et pour les verbes, mais pas pour les noms.

Si les adjectifs et les verbes sont spécialisés pour certaines formes de contenu, alors leurs définitions ainsi que les critères qui permettent de caractériser ces classes, calqueront ces formes-là : par conséquent, l'on peut s'attendre à ce qu'ils manifestent une sorte d'homogénéité. En revanche, si les noms ne sont spécialisés pour aucune forme de contenu, il s'ensuit que leurs définitions s'adapteront, au fur et à mesure, aux contenus en jeu. Elles manifesteront ainsi une grande hétérogénéité. Plus précisément, elles ressembleront à la définition d'un verbe lorsque le concept en jeu est un procès, et à celle d'un adjectif lorsque le concept en jeu est une propriété. Les noms constituent ainsi un observatoire lexical privilégié permettant non seulement de mettre au jour les particularités définitoires de la classe nominale, mais également des autres parties du discours.

Les différentes contributions de cette journée questionneront la place des critères ontologiques, sémantiques et / ou syntaxiques dans la caractérisation de sous-classes de noms généralement reconnus comme tels dans différents types de classifications (noms d'idéalités, noms

de couleurs, noms relationnels, noms superordonnés, etc.), ainsi que la validité de critères déterminés dans l'établissement des sous-catégorisations nominales.

Bibliographie

- FLAUX N. & D. VAN DE VELDE (2000), *Les noms en français : esquisse de classement*, Paris, Ophrys.
- GAUTHIER A. (2012), *Le nom – Méthodes et notions*, Paris, Armand Colin.
- GROSS G. & M. PRANDI (2004), *La finalité – fondements conceptuels et genèse linguistique*, Louvain-la-Neuve, De Boeck. Duculot.
- GROSS G. *et al.* (2009), *Sémantique de la cause*, Leuven-Paris, Peeters.
- GROSS G. (2012), *Manuel d'analyse linguistique*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- IVANIČ R. (1991), *Nouns in search of a context : A study of nouns with both open- and closed-system characteristics*. « International Review of Applied Linguistics in Language Teaching », 2, 93-114.
- KLEIBER G. (1994a), *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- KLEIBER G. (1994b), Lexique et cognition: Y a-t-il des termes de base ?, *Scolia* 1, 7-40.
- KLEIBER G. (2003), Sur la sémantique des dénominations, *Verbum* XXV 1, 97-106.
- LYONS J. (1978), *Linguistics Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press. Tr. fr. par Durant, J. & D. Boulonnais : Lyons J., (1990), *Sémantique Linguistique*, Paris, Larousse.
- LYONS J. (1977, 1996), *Semantics 1 & 2*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MAHLBERG M. (2005), *English general nouns ; a corpus theoretical approach*, Amsterdam, John Benjamins.
- MOORE G. E. (1959), *A defence of common sense*, in George Edward Moore, *Philosophical Papers*, New York, Macmillan.
- PRANDI M. (2004), *The building blocks of meaning*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- PRANDI M. (2011), "Les mots entre forme et substance: la dimension relationnelle du lexique", *Cahiers de lexicologie* 99, 2, pp. 35-48.
- RIEGEL M., PELLAT J.-C., RIOUL R. (1994, 1996), *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- SCHMID H-J. (2000), *English Abstract Nouns as Conceptual Shells*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- STRAWSON P. F. (1959), *Individuals. An essay in Descriptive Metaphysics*, London, Methuen & Co.
- VAN DE VELDE D. (1995), *Le Spectre nominal : des noms de matières aux noms d'abstractions*, Louvain, Peeters.

Résumés des communications

Lorsque l'opposition *massif / comptable* rencontre les noms superordonnés

Georges KLEIBER

L'opposition *noms comptables / noms massifs* donne-t-elle encore du grain à moudre au linguiste ? Il semble bien que linguistes¹ et philosophes aient fait le tour de la question, de telle sorte qu'il peut paraître un peu présomptueux de vouloir rouvrir le dossier. L'affaire est toutefois possible à condition d'emprunter des voies un peu inhabituelles. En sémantique, plus que dans d'autres domaines de la linguistique, les routes secondaires, peu fréquentées, sont souvent plus attrayantes que les autoroutes surchargées où bouchonnent théoriciens à grosse cylindrée abstraite et analystes pressés. Nous nous proposons donc d'emprunter une des ces petites routes méconnues qui serpentent à travers la touffue sémantique nominale du massif / comptable.

Le chemin que nous allons suivre est celui où l'opposition massif / comptable rencontre, non pas les noms que la sémantique du prototype a appelés *noms de base* et *noms subordonnés*, comme c'est habituellement le cas, mais les hyperonymes qui les subsument, à savoir les noms *superordonnés*². Habituellement, ce sont les noms de base, tels *eau, viande, riz, fer, rouge, patience, tristesse*, etc., pour les massifs, et *pomme, chien, table, auto*, etc., pour les comptables, qui servent à alimenter les discussions sur l'opposition noms massifs / noms comptables. On se préoccupe beaucoup moins des noms qui les chapeautent comme *liquide* ou *boisson, aliment, céréale, métal, couleur, fruit, animal, meuble, véhicule, sentiment, émotion, qualité*, etc., alors qu'ils sont bien soumis, comme les noms de base qu'ils rassemblent, à cette distinction. De même qu'il faut expliquer pourquoi on a le massif *du riz* et le comptable *une pomme*³, de même il faut rendre compte du trait de comptabilité ou de massivité des noms que présentent les noms qui leur sont superordonnés. On pourrait penser que cela va de soi, que les noms superordonnés présentent le même trait, comptable ou massif, que les noms basiques qu'ils subsument et que, s'ils présentent le même trait, c'est pour les mêmes raisons que celles qui légitiment celui des noms basiques. Notre enquête montrera qu'il n'en est rien. L'affaire est beaucoup plus complexe et donne lieu à des situations fort différentes selon le type de nom considéré. En croisant ainsi deux types de classification nominale (massif / comptable et basique /superordonné) nous serons amené à mettre à jour certaines notions qui ont cours dans la littérature sur l'opposition massif / comptable et à mettre au jour des aspects non encore entrevus jusqu'ici.

Sans remettre en cause les principaux acquis des études antérieures sur la question, cette rencontre entre l'opposition massif / comptable et les noms superordonnés débouchera sur deux résultats. Premièrement, elle permettra d'éclairer certains aspects de la problématique de l'opposition massif / comptable restés jusqu'ici équivoques et confirmera l'importance de la notion d'*occurrence* (Kleiber, 2011 et à paraître) pour saisir pleinement le fonctionnement de cette opposition. En deuxième lieu, elle apportera des éléments nouveaux à la fois sur la sémantique des noms qui ont

1 On citera pour le français tout spécialement les monographies de Van de Velde (1995), Flaux et Van de Velde (2000), Nicolas (2002), Asnes (2004) et l'ouvrage collectif de David et Kleiber (1989). Nous avons abordé à plusieurs reprises ce problème avec, à chaque fois — nous ne le cachons pas — un grand plaisir (Kleiber, 1981, 1994, 1997, 2001, 2003, 2006, 2011 et à paraître).

2 Voir la dimension verticale de la sémantique du prototype qui substitue à la relation d'hypo/yperonymie une hiérarchie à trois niveaux : niveau superordonné (*fruit*), niveau de base (*pomme*) et niveau subordonné (*reinettes*) (Rosch *et alii*, 1976 ; Kleiber, 1990).

3 Et donc également dans quelles conditions on peut avoir l'inverse, c'est-à-dire le comptable *un riz* et le massif *de la pomme*.

une vocation à occuper le sommet des hiérarchies nominales et sur l'opposition massif / comptable elle-même.

Références

- Asnes, M., 2004, *Référence nominale et verbale. Analogies et interactions*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- David, J. et Kleiber, G. (éds), 1989, *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck.
- Flaux, N. et Van de Velde, D. 2000, *Les noms en français : esquisse de classement*, Gap-Paris, Ophrys.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- Kleiber, G., 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- Kleiber, G., 1997, « Massif / comptable et partie / tout », *Verbum*, XIX : 3, 321-337.
- Kleiber, G., 2001, « Sur le chemin du comptable au massif », in Buridant, C., Kleiber, G. et Pellat, J.-C. (éds), *Par monts et par vaux. Itinéraires linguistiques et grammaticaux. Mélanges de linguistique offerts au Professeur Martin Riegel pour son 60^e anniversaire par ses collègues et amis*, Leuven, Editions Peeters, 219-234.
- Kleiber, G., 2003, « Indéfini, partitif et adjectif : du nouveau. La lecture individualisante », *Langages*, 151, 9-28.
- Kleiber, G., 2006, « Du massif au comptable : le cas des N massifs concrets modifiés », in Corblin, F., Ferrando, S. et Kupferman, L. (éds), *Indéfini et prédication*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 183-202.
- Kleiber, G., 2011, « Types de noms : le problème des occurrences », *Cahiers de lexicologie*, 99 : 2, 49-69.
- Kleiber, G., à paraître, « L'opposition *nom comptable / nom massif* et la notion d'occurrence », *Cahiers de lexicologie*.
- Rosch, E. et alii, 1976, « Basic Objects in Natural Categories », *Cognitive Psychology*, 8, 382-436.
- Van de Velde, D., 1995, *Le spectre nominal. Des noms de matière aux noms d'abstraction*, Paris-Louvain, Editions Peeters.

La question de la définition du nom atypique *chose*

Céline BENNINGER

S'il est des noms faciles à définir, et les noms concrets dénombrables désignant des objets naturels tels *arbre*, *dauphin*, *femme*, etc. sont à ce sujet les exemples les plus évidents, il en est d'autres pour lesquels l'exercice est bien plus périlleux et, d'une certaine manière, voué à un sentiment d'insatisfaction pour ne pas parler d'échec. Au nombre de ces derniers, les noms dits généraux ou sommitaux en général, le nom *chose* en particulier. Son statut ontologique et sémantico-référentiel singulier, son sens tout à la fois général et abstrait, le fait qu'il soit syncatégorématique et dépourvu de la dimension sortale ou descriptive, sa qualité de nom-postiche, etc., sont autant de propriétés qui se manifestent dans la difficulté, voire l'impossibilité que l'on a à définir le nom *chose*. En partant du traitement lexicographique que lui réservent les dictionnaires au fil du temps, nous étudierons la problématique ainsi décrite, avec pour objectif de proposer, dans la mesure du possible, des solutions pour remédier à la résistance du nom *chose* à entrer dans les schémas définitoires classiques.

Références

- BENNINGER C., BIERMANN FISCHER M. & THEISSEN A., 2012, « Beaucoup de particularités sur ... *peu de chose* », in L. de Saussure, A. Borillo, M. Vuillaume (éds), *Grammaire, Lexique, référence. Regards sur le sens*, Bern, Peter Lang, 29-43.
- KLEIBER G. (1987a), « Une leçon de CHOSE : sur le statut sémantico-référentiel du mot *chose* », *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques / Université de Neuchâtel* 53, 57-75.
- KLEIBER G. (1987b), « Mais à quoi sert donc le mot *chose* ? Une situation paradoxale », *Langue Française* 73, 109-128.
- KLEIBER G. (1994), *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- MAHLBERG M. (2005), *English General Nouns; a Corpus Theoretical Approach*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.
- SCHMID H.-J. (2000), *English Abstract Nouns as Conceptual Shells*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter.
- SCHMID H.-J. (2007), “ Non-compositionality and emergent meaning of lexico-grammatical chunks: A corpus study of noun phrases with sentential complements as constructions”, *Zeitschrift für Anglistik und Amerikanistik* 55/3, 313-340.

Le critère *espèce de / type de / sorte de* appliqué aux noms : quelques réflexions...

Francine GERHARD-KRAIT & Hélène VASSILIADOU

Le but de notre exposé est d'appliquer le critère *espèce de / sorte de / type de* en lecture taxinomique, d'une part, et en lecture floue, d'autre part, à la catégorie nominale en général et plus particulièrement à des noms dits *généraux* ou *sommitaux* (Schmid, 2000 ; Mahlberg, 2005) afin de voir s'il peut s'agir d'un critère définitoire capable de rendre compte des problèmes de classification liés aux noms (Kleiber *et al.*, 2012).

Nous partons du constat que le N prévoit *a priori* en lui-même la distinction de classes (cf. Carlson, 1977 ; Kleiber, 1994 ; Beyssade, 2005). Les noms permettant sémantiquement l'existence de sous-catégories, ils semblent pouvoir établir une sorte de taxonomie. Or, on se rend vite compte que ce constat n'est pas vrai pour tous les types de noms. Par exemple, les N superordonnés permettent plus facilement la distinction de classes que les N basiques et que certains noms placés au sommet de la hiérarchie lexicale, tels que *chose*, *fait* ou encore *silence*, sont plus récalcitrants.

De même, la valeur enclosive des expressions *espèce de / sorte de / type de* nous renseigne, par un biais différent, sur l'extension catégorielle qui présuppose l'existence de cas limites et de prototypes (cf. Kleiber 1987 ; Lupu 2003 ; Mihatsh, 2007) : si l'enclosure marche, ce n'est que sur la base d'un nombre suffisant de traits communs. Autrement dit, on peut étendre la catégorie à un X ou intégrer un X dans une catégorie Y ; on a affaire alors à des catégories qui sont modulables. Dans le cas contraire, soit il n'y pas de modulation possible à l'intérieur d'une catégorie, soit les traits du N auquel on applique l'enclosure sont insuffisamment informatifs, car trop peu nombreux, ou trop abstraits, trop généraux, trop schématiques pour que des sous-catégories se dessinent.

L'analyse de plusieurs cas de figure devra nous amener à voir plus clairement la nature des liens qui unissent les noms (lexicaux vs conceptuels ; Kleiber et Tamba, 1990) et par conséquent la nature des catégories nominales pouvant être rassembleuses ou pas.

Références

- BEYSSADE, C. (2005), Les définis génériques en français : nom d'espèces ou sommes maximales, in Carmen Dobrovie-Sorin (ed.), *Noms nus et généricité*, Saint Denis : Presses de Vincennes, 33-63.
- CARLSON, G. (1977), *Reference to Kinds in English*, PhD dissertation, University of Massachusetts, Amherst.

- KLEIBER, G. (1987), Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles, in Mellet S. (éd.), *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale, 157-172.
- KLEIBER, G. (1994), Lexique et cognition : Y a-t-il des termes de base ? *Scolia* 1, 7-40.
- KLEIBER, G. et TAMBA, I. (1990), L'Hyponymie revisitée : inclusion et hiérarchie, *Langages* 98, 7-32.
- KLEIBER, G. et al. (2012), Typologie des noms : le critère *se trouver* + *SP locatif*, *Scolia* 26, 105-130.
- LUPU, M. (2003), Concepts vagues et catégorisation, *Cahiers de Linguistique Française*, 25, 291-304.
- MIHATSH, W. (2007), Taxonomic and meronomic superordinates with nominal coding, in Schalley, A. et Zaefferer, D. (eds), *Ontolinguistics. How ontological status shaped the linguistic coding of concepts*, Berlin, Mouton de Gruyter, 359-377.
- SCHMID, H.J., 2000, *English Abstract Nouns as Conceptual shells*, Berlin – New York, Mouton de Gruyter.

Quelques remarques sur la distribution morphologique des termes basiques de couleur en français

Louis de SAUSSURE

Cette communication s'intéresse à un critère de Berlin & Kay (1969), relativement peu discuté, pour l'identification des termes basiques de couleur ; selon Berlin & Kay, les termes basiques ont une distribution morphologique spécifique. Leur exemple est la suffixation par *-ish* en anglais (*grey, greyish*) qui n'est pas autorisée par les termes non basiques. Nous observons à cet égard le comportement du français, tant en ce qui concerne la dérivation d'approximation en *-âtre* que la dérivation verbale (*jaunir*). Nous suggérons que la distribution observée en morphologie n'est que la conséquence de faits cognitifs, pragmatiques, liés à d'une part à la conceptualisation des couleurs, à la fois rigide (donc non susceptible d'intensification, cf. Kleiber 2007) et couvrant cependant un spectre, et d'autre part à la complexité d'inférences qui supposeraient une divergence entre spécification et approximation pour les termes de nuances précises. Ainsi une attention toute particulière sera accordée aux propriétés conceptuelles, sémantiques et pragmatiques des noms de couleur.

Connaissance directe et typologie nominale

Marco FASCIOLO et Marie LAMMERT

Les noms reposant sur des perceptions sensorielles – noms de couleurs, d'odeurs, de sensations, de sentiments, etc. – regimber à être définis comme, par exemple, les noms d'objets (*table, volet, livre, etc.*). La compréhension de ces noms prend en effet appui sur l'expérience phénoménologique des locuteurs. Ainsi *bleu* ne pourra-t-il, dans un dictionnaire, être défini uniquement d'un point de vue spectrométrique, au risque de commettre ce que Moore (1903) appelle *naturalistic fallacy* et de laisser la notion de *bleu* incompréhensible. En témoigne la définition suivante tirée du *TLFi* :

Bleu : *Emploi subst.* La couleur bleue.

Emploi adj. Qui, parmi les sept couleurs fondamentales du spectre, se situe entre le vert et l'indigo, et rappelle notamment la couleur diurne du ciel sans nuage, celle de l'eau profonde et claire, etc.

Autrement dit, certains termes ne peuvent être réduits à la définition que l'on peut en faire, dans la mesure où leur compréhension est expérimentée par les locuteurs. On peut alors considérer que leur

connaissance se fait de manière directe et qu'ils ne procèdent pas d'une connaissance par description (cf. la distinction établie par Russell, 1912 entre *knowledge by acquaintance* et *knowledge by description*). Dans cette communication, nous nous attacherons à établir quelles sont les conséquences linguistiques de ce mode d'appréhension des « objets » du monde, offrant des points d'ancrage dans l'expérience des locuteurs. Le domaine nominal s'ouvre ainsi à la subjectivité, à la variabilité de l'« expérienceur » ou du « percepteur », tout en maintenant une certaine stabilité intersubjective partagée par les locuteurs d'une langue donnée, permettant à ces noms de jouer leur rôle de catégorisateurs.

Références

- AAVV. (1990) : *La définition*. Paris, Larousse.
- Kant, I. (1788(1943)) : *Critique de la raison pratique*, Paris, PUF.
- Kripke, S. (1980) : *Naming and necessity*, Harvard, Harvard University Press.
- Moore, G. E. (1903) : *Principia Ethica*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Prandi, M. (2004): *The building blocks of meaning*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins
- Russell, B. (1912, 1989) : *Problems of philosophy*, trad. fr. F. Rivenc, *Problèmes de philosophie*, Paris, Payot. (<http://www.ditext.com/russell/russell.html>)
- Wierzbicka, A. (1996) : *Semantics: Primes and Universals*. Oxford, Oxford University Press.

Classifications ontologiques et classifications linguistiques

Gaston GROSS

Il existe une analyse « réaliste » des faits de langue qui consiste à définir les mots en fonction de la perception intuitive que l'on a des éléments lexicaux et qui correspond à une lecture plausible de l'univers qui nous entoure. Ainsi on appellera « concret » des objets ou des réalités qui se voient. On dira qu'une table, un outil, une voiture sont des concrets du fait qu'on peut les voir. Mais un nuage peut aussi être perceptible à l'œil ? Dira-t-on qu'il s'agit d'un substantif concret ? L'erreur que fait cette vue naïve de l'analyse consiste à définir un mot à l'aide d'un seul verbe, ici *voir*. Or, le mot *nuage* a un grand nombre de prédicats qui lui sont associés :

- pour les verbes : *se dissiper, se former, courir, disparaître, apparaître, passer, s'évanouir, s'accumuler, s'amonceler, naître*, etc.
- pour les adjectifs : *immobile, flottant, rapide, menaçant*, etc.

Si on examine ainsi le fonctionnement linguistique du mot *nuage*, on se rend compte qu'il ne s'agit pas d'un concret au sens habituel du terme mais d'un événement et plus particulièrement d'un événement météorologique. L'objet de cet exposé est de montrer que les mots doivent être définis à l'aide des outils que la langue nous donne elle-même, à savoir les opérateurs appropriés.

Les noms d'idéalités dénotant des œuvres d'art plastique

Nelly FLAUX et Dejan STOSIC

Parmi les objets concrets, Husserl distinguait les objets concrets « idéaux » c'est-à-dire des entités chargées d'un contenu spirituel tels qu'une sonate, un poème, une gravure, un mot, un discours d'objets concrets physiques (un cheval, une table, un fleuve), lesquels sont dépourvus d'un contenu de ce type.

Depuis plusieurs années, nous nous intéressons aux noms dénotant de telles entités concrètes mais non physiques que Husserl appelle encore « idéalités » (cf. Husserl 1913, 1929, 1938, 1939). Nous avons essayé de montrer qu'il existe en français une classe très vaste et très diversifiée de ces noms, que nous avons appelés « noms d'idéalités » (NIId), qui se distinguent à la fois des noms concrets

physiques (habituellement appelés noms « concrets » ou noms « d'objets ») et des noms « abstraits » ou noms « prédicatifs » par toutes sortes de caractéristiques proprement linguistiques (cf. Flaux 2012, Flaux & Stosic 2011, à paraître, soumis).

Nous nous proposons dans cet exposé d'explorer plus avant une sous-classe de NId, celle des noms dénotant des créations esthétiques relevant des arts plastiques, comme *gravure*, *tableau*, *portrait*, *sculpture*. Certains de ces noms avaient retenu l'attention de J.-C. Milner (1982), qui parlait à leur propos de « noms iconiques ».

Nous commencerons par préciser la notion de « contenu spirituel », afin de dissiper les malentendus qui peuvent s'y attacher et de préciser les conséquences ontologiques qui en découlent. Puis nous essaierons de montrer que les NId de ce type constituent bien une sous-classe munie de caractéristiques linguistiques spécifiques qui les distinguent d'autres sous-classes telles que celle des NId esthétiques comme *sonate*, *chanson*, *symphonie* d'un côté et *poème*, *roman*, *mot* ou *discours* de l'autre.

Références bibliographiques

- Flaux, N. & Stosic, D. (2011), « Noms d'idéalités, prépositions et temporalité ». In E. Arjoca-Ieremia, C. Avezard-Roger, J. Goes, E. Moline & A. Tihu (eds), *Temps, aspect et classes de mots : études théoriques et didactiques*, Arras, Artois Presses Université, p. 155-177.
- Flaux, N. & Stosic, D. (à paraître), « Les noms d'idéalités et la nominalisation », In Goes, J., Lachet, C. & Masset, A. (éds), *NominalisationS*, Arras, Artois Presses Université.
- Flaux, N. & Stosic, D. (soumis), « Le nom *traduction* et la complémentation ». In L. Gautier (éd.), *ComplémentationS*, Bern : Peter Lang.
- Husserl, E. 1913(1996), *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pures*. Paris, PUF.
- Husserl, E. 1929 (1970), *Logique formelle et Logique transcendantale*. Paris, P.U.F.
- Husserl, E. 1938 (1970), *Expérience et Jugement. Recherches en vue d'une généalogie de la logique*. Paris, PUF.
- Husserl, E. 1939 (1962), *L'Origine de la géométrie*. Paris, PUF.
- Milner, J.-C. (1982), *Ordres et raisons de langue*, Paris, Le Seuil.

Noms relationnels et degrés de codage

Francesca MAZZARIELLO

Pareillement à d'autres classes de mots comme les verbes et les adjectifs, les noms qui expriment des concepts relationnels nouent des liens entre plusieurs référents qui peuvent être rendus plus ou moins explicites par la syntaxe. Par exemple, le nom *sélection* implique au moins quelqu'un qui effectue la sélection concernée ainsi qu'un objet sélectionné parmi d'autres non retenus : par ex. *la sélection du meilleur candidat chez Auchan*. Dans notre contribution, nous nous focaliserons sur les moyens d'expression de ces référents, notamment les prépositions du groupe nominal comme celles-ci soulignées dans l'exemple que nous venons de citer. Quelles sont les raisons à la base de leur distribution? Nous montrerons que l'emploi des prépositions dans les compléments des noms relationnels est réglé sur la base d'un système de codage varié qui est ouvert à des degrés de spécification différents.

La prédication comme critère définitoire des noms prédicatifs

Luis MENESES LERIN (Université Paris 13, LDI – UMR 7187)

Cette proposition a comme objectif de distinguer les « noms prédicatifs » et les noms « non prédicatifs » en utilisant comme critère définitoire la prédication même. En effet, certains noms peuvent présenter un contenu prédicatif ou pas dans le cadre d'une phrase donnée. Dans les phrases suivantes :

(1) *Jean a une opinion sur la question*

(2) *Jean approuve l'opinion de Pierre*

opinion est un nom prédicatif sous (1) et un nom « non prédicatif » sous (2). Les différences entre ces deux statuts du nom *opinion* se situent au niveau des verbes qui les accompagnent. Dans (1) *opinion* utilise le verbe support *avoir* et dans (2) c'est le verbe *approuver* qui porte la prédication en soi. Comme on le sait, on peut s'en passer du verbe support en gardant le même sens de départ mais pas du verbe prédicatif :

(1a) *L'opinion de Jean sur la question = phrase (1)*

(2b) *L'opinion de Jean ≠ phrase (2)*

A partir d'un corpus de plus de 150 000 couples contenant des structures Verbe + Nom nous montrerons que la *prédication* même sert comme critère définitoire des « noms non prédicatifs ». La question reste à savoir que faire des couples où le verbe et le nom véhiculent un certain contenu prédicatif.